

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 23

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAÎSSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LE MILITERO DAI Z'AUTRO IADZO

VO l'é dza de dâo trâl coup : lè militéro dâi z'autro iadzo l'étant tot parâi dâi coo quemet on n'ein a jamé revu du leu. N'é-te pas leu que l'ant fé lo camp dâo Rhin ein cinquante-six—cinquante-sat, et principalameint leu que l'ant dèguenautsî lo Sonderbon ein quarante-sat. Quemet desâi onna vilhîe tsanson :

Noûtrè sordâ sant dâi luron
Qu'ant reinversâ lo Sonderbon.

Po dâi luron, l'étâi dâi luron d'attaque, du lo pllie petit sordâ, tant qu'âo gros majo.

Einfîn quie ! Lo vo dîo, rein de pe erâno âo mondo Que clîa vilhîe melice et cein, vo z'ein repondo ; Câ cein avâi l'air d'oquie avoué clîiâo gros pompon, Clîiâo chacot de grognâ et clîiâo galé guidon ; Drapeaux asse petit qu'on motchâo de catsetta Qu'on einfâtâo âo bet dâo canon dâo fusi Dâo preni dâi sergent de tsaquîe compagni.¹

Et lào musique. Lè noûtrè pouant pas pidâ avoué. Faillâi vèrè lo bombardon. Quand zonâre, lè fenne prèyîvant lo bon Dieu et lè mous-g-s'allâvant reduire dèso lè gredon de lào mères-grand. L'étâi pî que lo tounerro po la brison.

Et lài avâi ti lè z'autro z'instrument :

Lâi avâi la serpent, lo fifre, lo tambou,
La coula, l'ophiclé, la pioula, lo toutou,
La trompette, lo cor, lè pliaque, l'épouffâre
Que sè pouâve allondzi, qe fasâi la romnâre ;
Et lo tambou de basse avoué la zonna-na.

Faillâi dâo thorax po sofliâ dein ti clîiâo z'affère, allâ pî. L'è que, l'ein avant de clîiâo coffre dein clîi teimps. N'avant pas pouâre que lào chàotâi. Lài sofliâvant de tot lào corradzo. Lè get vegnant asse gros que dâi truffie tserdon, lè djoûte s'empètblâvant à èclîiâ et l'étant asse rodze qu'on drapeau fédérât tot batteint nâovo. Mâ quinte débordenâie, assebin !

Aprî cein, lào faillâi à bâire, po refère dâo son.

L'è que, dein clîi teimps, on bon verro de vin betâ avoué on par d'autro derrâi lè tètè vo fasâi rein de mau. Sè faillâi pas soulâ, lè su. Mâ on sè tsouyîve. On accutâve lo capitano.

On dzo, dèvant on camp, stisse dit dinse à sè sordâ :

— Sordâ ! vu pas vo dèfeindre de bâire, sarâi mau fé et vo m'accuterâi pas. Mâ vu vo dere que vo n'âi pas faulta de bâira tot cein que vo pouâi de teni. Clîiâo que tîgnant chopine dèvetrant bâire que quartetti ; clîiâo que tîgnant on demi-pot, bèvetrant chopine ; clîiâo que tîgnant on pot fifetrant on demi-pot. Et ti dinse, tsacon la mâiti. Dinse, mè, voutrun capitano, que tîgno mè houit pot, n'ein vu bâire que quatro.

Credouble, cein l'étâi dâi luron !

Marc à Louis.

Ah ! ces gosses ! — Charlot arrive chez son oncle, nouvellement marié.

— Alors, oncle, tu t'es fait bien du mal ?

— Comment cela ?

— Papa dit que tu es joliment tombé dans la trappe !

¹ « La vilhîe melice », de C.-C. Dénéréaz.

ENCORE LUTRY

POUR trouver le vrai Lutry, c'est encore sur la grève qu'il faut aller. Fuyant les bancs neufs que le quai moderne et minuscule — heureusement — offre en été aux étrangers débarqués des vapeurs, des femmes sont assises sur une pierre, sur un tronc d'arbre abattu. Que d'enfants !... On se livre, à Lutry, à un actif élevage de l'espèce humaine. Tirant l'aiguille, les mères raccommode les langes, tricotent des bas, ou encore guident les premiers pas de leurs rejetons. En voilà un qui s'essaye, tout au bord de l'eau, soutenu par un poing vigilant. Ses jambes, un peu torses et très maladroites, s'embrouillent l'une dans l'autre. Qu'importe ! il rit aux mouettes, aux petits poissons frétilants.

— Laissez-le dans sa poussette, M'ame, Bolo-mey, crie une voix. Il n'est pas encore mûr pour la marche !

Tous les âges sont représentés sur le sable de la grève, gosses impayables aux gros pieds enfoncés dans des chaussures de laine, aux joues qui pendent, aux yeux qui font tout ce qu'ils peuvent pour s'ouvrir parmi tant de boursoufflures ; vieilles qui vont lentement, appuyées sur des cannes, suivies de leur ombre épaisse ; jeunes femmes silencieuses, oubliant au bord de l'eau bleue leurs griefs contre la vie, contre les hommes ; petites filles penchées sur une poupée vêtue de rose...

Immaculés, comme taillés dans un marbre sans défaut, tristes de toute cette blancheur qui les rend irréels, deux cygnes approchent, lents, majestueux, vrais rêves posés sur l'eau calme... Mais il en est d'eux comme des humains qu'il vaut mieux voir de loin, de très loin... A les considérer de près, on découvre un bec orange qui s'ouvre pour souffler méchamment, des yeux jaloux, une vraie tête de vipère, triangulaire et bête, et aussi des pattes indolentes qui remuent sans grâce, frôlant le sable du fond pastillé de cailloux blancs.

— C'est le père et la mère ! affirme un gamin. Le père, il ne peut pas voler...

— Le père, il ne vole pas ? questionne une voix naïve.

— Non !... les pères nagent. Ils ne volent pas... Il n'y a que les mères qui volent...

— Alors pourquoi il a des ailes, le père, s'il ne vole pas ?...

Sans se laisser démonter par cette objection captieuse, le gamin reprend avec plus de force :
— Je te dis : les mères volent ; les pères volent pas... C'est comme ça...

— Ces deux, c'est les jeunes de l'année passée ?

— Oui !... Ils ont pris le nid pour eux. Ils ont chassé les vieux.

— Et les vieux, où sont-ils ?

— Peuh !... Ils ont été crever par quelque coin. Quand on est vieux !

— Les cygnes, ils mangent du poisson ?

— Sûr ! Les gros poissons... Et puis les gros poissons mangent les petits et les petits mangent les mouches...

— Et les mouches ?

— Elles mangent les moucheron...

— Et les moucheron ?

— T'inquiète pas !... Ils savent bien trouver ceux qu'ils doivent manger !

Enfants de Lutry, vous êtes magnifiques !... Avant de vivre, vous connaissez la vie !

Le soleil descend pour se percher une seconde sur le dos noir du Jura. Pâle, froide, l'eau s'égaie soudain de larges taches rouges. Parentes des cygnes par la magnificence indolente de leurs lignes, les montagnes de Savoie veillent au-dessus de la brume laiteuse qui monte du lac en longs rubans parallèles... Une barque se hâte, posée sur l'or des flots, car elle sait que l'heure de gloire sera brève et qu'après viendra la nuit.

— Regarde-voir le soleil, crie un des gamins. Il paraît moitié plus gros qu'avant...

A quoi le gosse qui soutenait que « les pères ne volent pas », répond vivement :

— Si j'avais un flobert, je tirerais dessus... pan ! pan ! Benjamin Vallotton.

EMMA, FILLE DE CHARLEMAGNE¹

Eginhard, notarius de Charlemagne, s'acquittait si honorablement de ses devoirs à la cour qu'il était bien venu de tout le monde ; mais il était surtout aimé de très vive ardeur par la fille de l'empereur, nommée Emma, fiancée au roi des Grecs. Quelque temps s'était écoulé et leur amour mutuel ne faisait que s'accroître de jour en jour. Retenus qu'ils étaient par la crainte de la colère impériale, ils n'osaient faire, pour se trouver ensemble, de périlleuses démarches ; mais un amour opiniâtre surmonta tous les obstacles. Ainsi, le noble jeune homme, se sentant consumer par une passion que rien ne pouvait éteindre, et désespérant d'arriver par un intermédiaire jusqu'aux oreilles de la jeune fille, prit tout d'un coup confiance en lui-même et, une nuit, il se rendit secrètement à l'appartement qu'elle habitait. Là, il frappa doucement à la porte, s'annonça comme porteur d'un message de la part du roi, et obtint la permission d'entrer seul avec la jeune fille et l'ayant charmée par des secrets entretiens, il put enfin la presser dans ses bras et lui témoigner son amour.

Mais lorsqu'à l'approche du jour, il voulut profiter du silence de la nuit pour s'en retourner, il s'aperçut que, contre toute attente, il était tombé beaucoup de neige et, craignant que la marque des pieds d'un homme n'amènât sa perte en trahissant son secret, il n'osa pas sortir. Les angoisses, la frayeur causée par le sentiment de leur faute les retenaient tous deux dans l'appartement, et là, au milieu des plus vives inquiétudes, ils délibéraient sur ce qu'ils devaient faire, lorsque la charmante jeune fille, que l'amour rendait audacieuse, imagina un expédient : Prendre, en se baissant, Eginhard sur ses épaules, le porter avant le jour jusqu'à l'appartement qu'il habitait, qui était situé près de là et, après l'y avoir déposé, revenir en suivant soigneusement la trace de ses pas ; tel fut le moyen qu'elle proposa.

Cependant l'empereur, sans doute par l'effet de la volonté divine, avait passé cette même nuit sans dormir. S'étant levé au point du jour, il promenait ses regards du haut de son palais, lorsqu'il aperçut sa fille s'avancer en chancelant, toute courbée sous le poids de son fardeau, puis le déposer au lieu convenu et revenir en toute hâte sur ses pas. Après les avoir longtemps considérés, l'empereur ému à la fois d'étonnement et de douleur, mais pensant que la volonté divine était pour quelque chose dans tout cela, se contenta et garda le silence sur ce qu'il avait vu.

Eginhard, inquiet de sa faute et bien certain que l'empereur ne serait pas longtemps à l'ignorer, finit, au milieu de ses angoisses, par prendre une résolution. Il alla trouver ce prince et fléchissant le genou, il lui demanda son congé, lui disant que les grands et nombreux services qu'il avait déjà rendus n'avaient pas été dignement récompensés. L'empereur l'écouta ; mais, au lieu de répondre directement à sa demande,

¹ Histoire de la sténographie dans l'antiquité et au moyen âge (p. 351 et suiv.) de Louis-Prospér Guénin, sténographe reviser au Sénat français et Eugène Guénin, sténographe reviser au Sénat, Lauréat de l'Académie française.